

Topos

Stewen Corvez



Topos de Stewen Corvez est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Les armes creusent mes
Fièvres étranges
Saoulent le sang
Des pointes au fond des
Sens désarticulent
Les os secs et jaunes

Il y a quarante ans, on a abandonné l'idée du voyage sur Mars. Et voilà que les empires financiers fatigués par l'évaporation industrielle de leurs intelligences se sont ravisés. Ils ont marqué à vie notre sol puis se sont lancés sur la voie de la rédemption en mettant sur pieds un vaste programme concerté d'essaimage. Si leurs intentions sont louables, ce mot paraît bien trop vague et incertain pour signifier quelque chose de véritablement probant. On le sait, nous, que l'essaimage n'est rien d'autre que la réalité d'un mot qui a couvert autrefois le transfert du fantasme de la colonisation non assumée. Peut-être qu'ils n'ont rien retenu, qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils se sont tirés une balle dans le pied. Néanmoins, leurs véhicules relient désormais les vingt-six dômes touristiques de la planète rouge. Personne n'y vit vraiment. Les commerçants y restent quelques mois puis repartent, reviennent selon l'envie, l'état des caisses, tant que les entreprises qui y ont investi leur offriront le voyage. Mais ce n'est un secret pour personne, lorsqu'ils commenceront à gagner beaucoup d'argent, le plus gros et le plus motivé régnera en maître sur cette terre d'exil.

Mon frère vit depuis deux ans dans le dôme numéro 6. Voilà trois jours je traîne aux alentours du musée de l'exploration. Je n'y ai pas encore mis les pieds. Et ce n'est maintenant que je le ferai, la fusée sera lancée dans moins de trois heures. Quand Paul m'a proposé de le rejoindre, j'ai crié en silence. Depuis la mort de maman, nous n'avons plus eu un seul contact. J'ai pourtant dit oui immédiatement, comme s'il s'agissait d'une évidence. Longtemps, j'ai voulu le voir mort, pourrissant à mes pieds, dévoré par les millions de nécrophages que je lui aurais versés dans le ventre. Je hèle un taxi qui me conduit au centre spatial guyanais. Nous arrivons rapidement au vaisseau composé du module d'habitation et du moteur ionique, en orbite depuis plus de deux ans. On en compte près d'un millier tournant autour de la planète bleue. Ceux qui en sont au moins à leur second voyage n'ont pas à orbiter si longtemps. Un vrai casse-tête pour les contrôleurs spatiaux. Le véhicule interplanétaire se libère doucement de l'orbite elliptique. On ne remarque rien au moment où le moteur à effet Hall prend le relais, à part peut-être le léger frisson qui parcourt le dos lorsque le commandant de bord annonce la manœuvre. Même si les voyages dans l'espace sont

de plus en plus accessibles et finiront bien par se généraliser, quitter notre bonne vieille Terre n'a rien d'anodin. Pour des raisons qui ne sont pas dévoilées aux passagers, notre trajectoire nous fait passer par un point Lagrange, avant de profiter de la masse lunaire pour prendre un nouvel élan.

Sur Mars, il n'y a qu'un seul spatioport, situé à distance des zones habitables. À la sortie du module dans lequel on ne nous fait pas patienter, s'étend un long couloir au bout duquel se trouve le sas où nous retirons nos combinaisons. Nous récupérons nos bagages à l'arrivée du dôme numéro un, à l'extrémité d'un nouveau tunnel traversé par un tapis roulant horizontal. Je sors pour découvrir le paysage mou et gras du tout premier habitat martien, suivi de très près par les vingt-cinq autres secteurs.

Au bout de quelques heures, l'écran de mon téléphone me dit que le réseau est enfin accessible. J'ai tardé à prévenir mon opérateur qui ne s'est pas pressé non plus. J'envoie à Paul un message pour l'informer de mon arrivée. Il ne me rejoint qu'après sa journée de travail, deux heures plus tard. Sans ajouter un mot, il me fait signe de le suivre. Nous traversons les allées aux maisons squelettiques, assemblages de structures légères, faites d'un alliage de carbone. Une partie a été livrée depuis la Terre à force d'allers retours de navettes interplanétaires quasi inusables, munies de modules de largage jetables.

— Tu aurais pu me prévenir que tu étais arrivé, me reproche-t-il. Tu gagnes toujours ta vie en écrivant des livres ?

Je n'écris pas de livres. J'impose mes poèmes au monde qui me le rend bien. Sans l'héritage de maman, je serais déjà mort depuis longtemps. Mais ça, je ne lui dis pas. Je lui invente des recueils qui n'existeront probablement jamais. Je vends quelques textes ici ou là, ce qui fait que je ne lui mens pas vraiment. Je ne lui dis pas non plus que parfois, souvent même, je crève d'envie de tout brûler.

Le soleil bleuté se couche et l'éclairage se met en place. Mon frère me conduit vers un petit restaurant vietnamien. Nous passons commande mais je regrette vite la masse informe gisant dans mon assiette.

— En marge de l'activité touristique, commence-t-il, les recherches scientifiques ont récemment pris une ampleur conséquente au point que le président de l'Institut prévoit de doubler le nombre de chercheurs et d'ouvrir un département spécifique qui permettra d'accueillir des doctorants.

À force de regarder le tas mou qui flotte sous mes yeux, je commence à sentir mon estomac remuer. Ce qui me permet de ne pas passer ce début de repas à haïr Paul. Je lui demande en souriant s'il compte me pistonner. Il me répond le plus sérieusement du monde qu'il l'envisage.

— Les thésards seront rémunérés, tu sais.

Il balance sur le tapis la carrière universitaire que j'ai sacrifiée pour mes lubies poétiques. J'ai décroché mon Master de Recherche en géométrie algébrique avec les félicitations du jury. Il ne s'en est jamais remis, lui qui a toujours brillé mais pas illuminé dans l'exploration de la matière condensée. Pas à un seul moment, il ne me parle de sa vie, de sa femme et des deux enfants qu'il a laissés sur Terre, de sa vue qui n'a cessé de se dégrader à la vitesse d'un proton dans un collisionneur, de son penchant assumé pour la littérature pornographique. Je décroche et je me raccroche comme je peux au fil distendu de son monologue. D'après ce qu'il me dit, la découverte du cosmos passera nécessairement par l'exploration des schémas de la géométrie algébrique. L'univers pourrait se réduire à un ensemble de polynômes, un anneau commutatif. Évidemment c'est absurde, un schéma c'est une abstraction, un regard porté sur les nombres, des ensembles, qui a du sens, certes, mais qui ne décrit pas une réalité physique palpable autrement qu'avec l'entendement.

Je lui donne trois mois pour me convaincre. En gage de ma bonne volonté, je lui confis symboliquement la clé cryptographique de mes tapuscrits que je m'interdirai de consulter durant cette période. Idem pour le carnet Moleskine que je lui promets de ne plus toucher. Pourquoi j'accepte ? Je ne sais pas. Une intuition, peut-être, ou une fascination morbide pour un monde scientifique qui n'est plus le mien. Depuis ma thèse avortée, je me suis promis de ne plus jamais mettre un pied dans un laboratoire de recherche tant que le paradigme actuel n'aurait pas explosé. Autant dire que j'étais persuadé à l'époque que je ne l'expérimenterais pas de mon vivant. Je n'y crois pas plus aujourd'hui, mais j'accepte plus facilement l'idée de monter dans le wagon en sachant que je n'arriverai jamais au terminus.

Au pied du bâtiment à deux étages où s'abrite l'appartement de mon frère, s'étalent de longs jardins d'agrément que l'on traverse en empruntant un pont. Les ficelles de ce tour de passe-passe dépassent de loin ce que j'aurais cru trouver ici. Les investisseurs ont mis une somme considérable dans ce projet complètement en dehors de leur zone de confort. Il est évident qu'à court terme, cela ne leur apportera rien.

Quand je me réveille le lendemain, mon frère est déjà parti. J'erre un petit moment dans l'appartement en me demandant si je dois préparer la visite du centre de recherche et surtout la rencontre avec le président de l'Institut. Ça n'en vaut pas la peine, je crois.

Dans la bibliothèque assez démunie de Paul, je prends un livre dont le dos m'intrigue. Le tronc de l'Homme de Vitruve y apparaît. On devine la racine multiple des bras et des jambes. La couverture annonce un auteur que je ne connais pas. À l'intérieur, on trouve plusieurs clichés de

Mars et quelques illustrations en noir et blanc de la planète et de ses habitants vus par le dix-neuvième siècle. Ça m’amuse mais je ne m’y attarde pas. En revanche, un encart quelques pages plus loin retient mon attention. « Finalement, Mars une seconde Terre ou pas? ». Quelques lignes à propos du complexe où je suis, alors que le projet était encore balbutiant. Je reviens aux premières pages, le livre a été écrit il y a près de trente ans. Je le pose sur la table basse à côté et retourne fouiller la petite bibliothèque. « Matière noire et galaxies spirales », « Dans le ventre des nébuleuses planétaires », « Une petite histoire de l’hydrogène ». Aucun des titres ne m’inspire vraiment. Il me reste une heure avant que mon frère ne vienne me chercher, j’entre dans le bureau. Sur le gros meuble au milieu de la pièce, s’éparpillent des tores pavés de formes géométriques régulières. Celui que je prends dans la main est étonnamment léger. Les taches que je crois être des traces d’oxydation ne laissent aucune marque sur mes doigts.

— Je me suis essayé à toutes sortes de représentations de l’univers connu. Les soirées sont longues parfois... Se concentrer sur le modelage manuel aide l’attention à se focaliser. L’inconscient est libre d’emprunter des voies détournées.

Il est en avance.

— On travaille sur la représentation de l’univers à partir de la généralisation des variétés algébriques. Ça paraît fou mais on s’est aperçu que le cosmos pouvait s’interpréter comme le recollement de schémas affines dans un tore, un sphéroïde ou même un hyperboloïde. Tu le déplies là où tu as tracé une droite infinie et tu t’aperçois que l’espace-temps n’est pas autre chose qu’une perspective.

Paul appuie son épaule contre le chambranle de la porte. Il ne me sourit pas.

— Nous n’essayons pas de dire que l’univers est une projection en trois dimensions d’une surface plane. Malgré les quelques élucubrations qui ont eu le vent en poupe il y a une cinquantaine d’années, ça serait tout à fait faux. Nous en reparlerons quand le conseil de la présidence aura validé ton intégration à l’équipe de recherche : je serai ton directeur.

Il faut quitter le dôme pour atteindre le centre. C’est pourquoi, mon frère emporte dans son véhicule deux combinaisons de sécurité. Il se gare dans le parking qui jouxte le tunnel puis nous enfilons les tenues. Il me fait signe de monter dans la cabine assise sur les rails. Au verrouillage de la porte l’engin avance de quelques mètres. Nous sommes désormais dans un sas et je comprends mieux l’utilité des combinaisons : ce que je prends pour un tunnel n’en est pas un. Deux dômes séparés par deux pièces hermétiquement closes et plusieurs kilomètres de l’irrespirable atmosphère martienne entre les deux. Paul me dit qu’il faudra une bonne heure pour rejoindre la station à travers le désert accidenté. Le conducteur ne maîtrise que la vitesse et le freinage.

— Tout le personnel du centre est formé à la conduite. Comme nous sommes les seuls à utiliser ce moyen de transport, le trafic n'est pas surchargé. Il y a deux cabines pour chaque voie et chacune peut contenir jusqu'à six personnes.

— Et en cas de problème, il n'y a pas un moyen plus rapide de rapatriement ?

— Comme sous les autres dômes.

— Sauf qu'ils sont reliés par un tunnel, eux.

— C'est juste, mais dans le fond ça ne change pas grand chose puisque l'étanchéité des habitations nous sert de garde-fous. Il nous reste toujours les voitures à pédales.

— Tu rigoles ?

— Non.

Le paysage n'a rien du gigantisme qu'on s'imagine de la Terre. Mais la simple idée qu'on ne pourra jamais y courir à l'air libre, le rend fascinant. Le mythe martien se fonde en grande partie sur son inaccessibilité. Ce qui peut paraître paradoxal puisqu'on y est, on y vit, on y meurt même depuis peu. L'image des tores de Paul s'invite dans mon champ de vision et j'imagine une planète déformée dont le noyau serait un fleuve infini de fer, de nickel et de soufre. Sur le fond jaune brun de l'atmosphère, une colline de sable se dessine et derrière, l'obscurité fracassante d'un coucher de soleil semble avoir pris de l'avance, comme si un voile de plomb s'était abattu sur lui.

— Étrange, n'est-ce pas ? me demande Paul. C'est dû à une anomalie dans l'atmosphère dont on ne sait pas grand chose, sinon qu'elle est apparue subitement, il y a quelques jours, juste après ton arrivée. Mais comme on ne s'en ai pas rendu compte immédiatement, il est possible qu'elle soit là depuis plus longtemps que cela. On voudrait pouvoir étudier le phénomène de plus près mais nos moyens sont limités et on a des objectifs précis. Cela dit, on garde espoir, le directeur financier nous a promis qu'il se pencherait sur la question. Je le crois, il ne passerait pas à côté de l'occasion d'ajouter une corde à l'arc d'une entreprise qui rêve de monopole.

Sur place, nous ne traînons pas. Je fais le tour des points névralgiques du dôme : d'abord les salles de réunion, la cantine, les vestiaires ; puis les bureaux – en tant que thésard, je devrai me contenter d'une table dans une salle commune, mais elle dispose de l'essentiel – la bibliothèque, l'arrière-salle des archives. Ma visite se termine par les laboratoires, le centre de dépouillement des informations transmises par les détecteurs du grand collisionneur de hadrons martien, auquel je n'aurais pas accès puisqu'il se trouve sur le pôle opposé. Comment est-on parvenu à en construire un ici alors que la mise en place des dômes et le transport des matériaux a poussé des ingénieurs parmi les plus compétents à démissionner ? Je n'en saurai pas plus pour le moment, mais cela

m'intrigue. Les champs de radiotélescopes, quant à eux, ne dépendent pas de ce centre, ils transmettent directement leurs données sur Terre. Mon frère rejoint son poste en m'abandonnant dans la salle d'attente du bureau du président. La secrétaire me dit qu'il n'en aura pas pour longtemps, il m'attendait.

Arrive l'heure du déjeuner, il n'est toujours pas là. Lorsque mon frère revient, il est désolé, il ne sait rien de plus. Il me propose de patienter avec moi. Puis c'est au tour de la secrétaire de s'excuser, le directeur a eu un empêchement, ça arrive régulièrement. Je ne suis pas déçu, j'ai une autre idée. Je demande à Paul s'il est possible de faire un détour sur le trajet du retour. Ça ne prendra pas longtemps. Il ne sourcille pas. Mais avant de partir, nous nous rendons dans le seul bâtiment à étage du dôme. Il prend la forme d'un U légèrement arrondi aux angles. Durant mon séjour, je logerai au premier, dans un petit appartement d'une quarantaine de mètres carrés. Le mobilier se résume à un lit et une armoire dans la chambre ; une table, un bureau et une bibliothèque vide dans le salon. Il reste beaucoup d'espace que je suis libre de remplir à ma guise et à mes frais. Ici les meubles sont construits à l'unité par l'unique ébénisterie de la planète. Il y a bien longtemps que l'on n'utilise plus de bois, mais le nom est resté. Je ne peux pas encore m'y installer, il faut attendre que le contrat soit signé et validé. Nous sortons pour rejoindre le premier véhicule disponible.

En quittant le dôme, mon frère me demande si je suis certain de vouloir m'arrêter. En riant, je lui dit qu'il pourra me laisser sur place s'il veut et revenir me chercher le lendemain matin. Lorsque nous étions étudiants, cela ne l'aurait pas gêné. Il ne bronche pas.

On s'arrête devant la colline de sable. Je vérifie l'intégrité de ma combinaison. Le téléphone de mon frère sonne. Je ne l'attends pas, je sors quand même. Il me regarde, les yeux bas, et pose sa main sur le combiné. Je comprends qu'il me rejoindra plus tard. Il me tend un sac de survie, juste au cas où. Je l'enfile sur mes épaules et fais demi-tour.

Hors du véhicule, la colline paraît bien plus grande. Le halo d'obscurité qu'elle essaye de cacher sans succès prend même une ampleur qui le rend encore plus fascinant. En avançant, je réalise qu'elle se plante plus loin que je ne l'avais d'abord cru. Je devine qu'il serait dangereux de continuer, mais je suis irrésistiblement attiré. Il y a quelque chose de charnel dans le lien qui se crée. Le paysage qui se dévoile n'est pas fait que de sable. À mesure que je progresse, la roche s'épaissit, les affleurements aiguissent le décor au point de le rendre visuellement douloureux. Pas laid, mais évoquant un martyr indicible, trop volatile pour réussir à mordre le corps avant d'avoir touché l'esprit. Je me retourne, Paul est toujours au téléphone. Et puis la couverture sombre

s'amplifie encore en une obscurité folle plus obscure que l'obscurité. Les strates rocheuses de la colline se font toujours plus saillantes, elle qui s'éloigne encore et encore alors que je la distingue de mieux en mieux. Le voile sans lumière vient à moi. Je crois courir le long d'un tunnel, mais cela n'a rien à voir, il n'y a pas de limites, pas de début et pas de fin. Je cherche un ordre, une structure.

La colline s'étale sous mes yeux. Elle ne s'écrase pas, mais elle s'éparpille en une infinité de points qui ne sont tels que parce que mon entendement cherche quelque chose à palper dans l'abstraction. En réalité, elle est toujours là, telle que je la perçois depuis le début mais composée d'un nombre fini de disques déformés. Sur le fond noir du ciel, il n'y pas d'étoiles.

Le crépuscule est maintenant loin. Paul ne bouge toujours pas, ou plutôt il ne bouge plus. Je veux voir derrière la colline mais elle me rit au nez. La jambe gauche de ma combinaison se déchire, je ne sais pas où elle a pu s'accrocher, mais je continue, elle tiendra le temps qu'il faudra. Le paysage s'effiloche, perd de son assurance. Les couleurs ne s'affirment plus. Je sais ce qu'elles sont, je peux encore les connaître mais c'est comme si chacune des fréquences du spectre lumineux prenait son indépendance niant la notion même de couleur.

Soudainement, je réalise que ce qui est en train de se passer est une projection de ma pensée et de mes fantasmes. Seulement, au lieu d'intégrer les images mentales au paysage, cette projection déforme la réalité que je perçois. J'aimerais que mon frère me dise s'il voit la même chose. Mais il est toujours pendu au téléphone, il n'a pas bougé. Des gouttes de sueur coulent de mon front. Non, il ne bouge vraiment pas. Puis, je ne sais pas pourquoi, un de mes poèmes me revient en mémoire, écrit quelques temps avant d'abandonner ma thèse. Je n'ai plus les mots exacts en tête, il ne me reste que quelques vagues impressions. Tout est vert, les images défilent en accéléré. Tellement vite, que le temps est suspendu. Malgré sa brièveté, sa fin abrupte, le texte s'effondre sur lui-même en proie à un malaise qui ne parvient pas à faire éclater l'armure de la parole.

De ce souvenir, naît la sensation étrange que, de ce que j'ai devant les yeux peut jaillir une brûlure de cautérisation. Retirer la carapace de métal, ne se fera pas sans arracher quelques bouts de peau sur les bras, la nuque, les jambes. J'atteins l'autre versant de la colline. Derrière moi, mon frère au loin toujours immobile. Je ne devrais plus le voir. L'origine de l'obscurité devant demeure insaisissable, elle s'éloigne vers l'infini. Le trou dans ma combinaison s'agrandit légèrement quand je passe mes doigts dedans. Je voudrais l'arracher car j'étouffe sous le poids de mon armure. Je sais que ce sont des hallucinations, elle fuit, déjà. La parole seule me rattache au temps. Mon frère m'a déjà sauvé alors que le téléphone est encore posé sur son oreille droite. Les images simultanées se superposent à une espèce de présent qui n'existe que parce que le poème que ma conscience refuse existe bel et bien quelque part. Je résiste mais je sais que je me trompe.

Je tire un peu plus sur le fin tissu de ma carapace de fer. Souvenirs de la main reliée au

cerveau. Nietzsche avait raison. Je trace en esprit des lettres au hasard, je ne sais plus quels en sont les premiers sons. Je dis en même temps que j'écris. La rencontre entre l'objet sonore et l'objet visuel abolit le sens, le signifié, il n'y a rien d'autre. Il faut un poème, projection en langage signifiant d'une réalité moins complexe, à deux dimensions. Ce qui vient au monde est un espace mental neuf qui existe à l'échelle de chaque individu. La réalité n'est pas réelle, elle est une perspective, un trompe-l'œil.

Le néant s'engouffre dans ma combinaison mais je n'en ai plus rien à faire, mon armure métallique vient soudainement d'exploser. Puis je sens que l'on me tire par les épaules, j'entends que l'on me dit de tenir le coup, que c'était de la folie, que j'aurais du rentrer immédiatement, mais qu'on va me sortir de là, indécrottable que je suis.

J'ai eu beaucoup de chance, paraît-il. Je ne sais pas. Ce que j'ai découvert n'a pas de prix. Sans l'invitation de mon frère, sans l'imprévu qui a retenu le président du centre, rien ne serait arrivé.

Je suis resté inconscient pendant quarante-huit heures, mais j'en sors heureux, débarrassé de mes certitudes, prêt à franchir l'espace à l'aide de quelques vers, car il suffit d'un seul pour faire un pas. Où se rencontrent la forme et le sens, la troisième dimension du langage est créatrice d'univers. On s'attend à ce que je me réjouisse pas, à ce que mon accident me serve de leçon. Puis on m'accusera à juste titre ou non, de chercher à fuir le quotidien, les contingences, comme si à elles seules, elles représentaient l'ultime expérience de vie. L'exploration spatiale est un paradoxe. Plus on connaît le cosmos, plus on voudrait l'enfermer dans la bulle rassurante des petites choses terrestres en creusant l'abîme entre le langage et lui, entre le langage et nous, entre lui et nous.

Quatre jours après, je quitte l'hôpital du dôme tout à fait remis. J'ai refusé le taxi que mon frère m'a envoyé, je préfère parcourir les rues en observant le ciel opaque. Il m'accueille dans son salon et me dit que le président me recevra dans deux jours. Il souhaite me rassurer en ajoutant je peux d'ors et déjà m'installer dans le logement qui m'a été réservé. Ça l'arrange bien, cela dit. Je ne lui en veux pas, je comprends sa frustration. Devant ses yeux, je sors le carnet que j'ai récupéré et je note quelques vers rapides qui me sont venus durant ma traversée. Rien de bien fameux, des mots transparents. Mais je les aime car ils sont le premier orteil dans l'eau froide de la mer. Ils ont le mérite d'exister, d'être associés à la vague géante qui vient de balayer les scories de ma représentation du monde. Un souvenir.

Je salue mon Paul une dernière fois. Il m'en veut de n'avoir pas même essayé, mais se garde

bien de me le dire. Je crois qu'au fond, il comprend. Nous sommes réconciliés et j'ai récupéré mes poèmes. Durant le voyage de retour sur Terre, je les réécrirai tous dans mon petit carnet, tels quels. Puis je les corrigerai et tenterai de faire éditer la nouvelle version de mes textes. Ils n'apporteront rien de neuf au monde, leur devenir m'importe peu, qu'ils portent ma signature également. Ce que je veux c'est laisser la clé de mon expérience, loin de tout mysticisme, de toute croyance, une expérience de liberté à l'échelle de l'univers. Il n'est pas plus tangible qu'une pensée mais n'en est pas moins réel que chacun de nos corps, que chacune de nos paroles. J'esquive toute contradiction en me disant que finalement les choses sont comme elles sont. Je reconnais que c'est une réponse un peu facile mais qu'est-ce que ça peut faire ?

Pendant que je recopie minutieusement mon travail, ce que j'ai appris sur Mars continue à suivre son petit bonhomme de chemin. Sur Terre, après la quarantaine de principe, ma décision me tombe dessus, par surprise, comme une enclume jetée du sixième étage d'un immeuble.

C'est mon dernier jour sur Terre.

À travers les carreaux de la fenêtre, les poussières de feuilles et la pluie stagnante s'égrainent en un brouillard froid. Je profite encore quelques heures du feu dans l'âtre. Les voix du chœur chantent le Kyrie de la messe en Ré de Johannes Ockeghem et mettent mon cerveau dans un parfait état de noble euphorie.

On se trompe, l'esprit n'a aucun pouvoir sur le corps. L'un et l'autre sont une seule et même chose. Abscisse et ordonnée, mot et son, esprit et corps. Les éléments dialectiques de l'univers qui créent le troisième tiers : les trois dimensions du cosmos, du langage, et de la conscience. Il faut construire, construire des lignes qui s'enchaînent qui s'enlacent. Et puis des vers, vides ou tissés de paroles détachées.

Finalement, mon frère a eu raison d'essayer de m'embarquer là-dedans. Il m'a montré, mais pas comme il l'aurait souhaité, que je n'aurais pas dû baisser les bras.

Je pourrais maintenant poser les yeux sur le fond de mes paupières. N'importe quels vers feraient l'affaire. Mais nous sommes trop imprégnés de sens pour réussir à y retrouver les racines de l'univers. Alors, ce sont les vers martiens, comme je les ai appelés, qui me serviront de base de lancement vers l'inconnu heureux.

Les armes creuses plongent au
-delà des fièvres perdues
Saoules l'étrange,
Sec et jaune désarticulé au fond
De
Sans sens des pointes d'os.

Obscurité.

Elle me dit qu'elle a entendu un grand bruit, qu'heureusement je n'avais pas fermé la porte de mon appartement à clé, qu'elle se sentirait bien seule s'il arrivait malheur à son voisin du dessous. Je réponds à la vieille dame que le médecin ne pourra pas grand chose pour moi, je vais bien, j'explore le cosmos.



Topos de Stewen Corvez est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).